

*Henri Thomas*

# Le migrateur

*Le Chemin*

---

*nrf*

**Gallimard**











1920

*Mes Mémoires. Je suis chez nous nous sommes à l'école avant souper. Le chat est au coin du feu maman écrit il est 5 heures maman me fait faire un exercice de grammaire Je vais chercher mon sac à la cuisine j'apporte ma grammaire c'est l'exercice 152 Je l'ai fait c'est sur les adjectifs il est 5 heures 1/4 c'est difficile dehors il fait clair de lune il doit geler maman chante je vais montré maman me dit de recommencer par ce que c'est trop mal je recommence maman me dit de mettre un bois au feu je vais le mettre Claire vient apporté le lait je vais montré mon exercice je me fais disputé je dois corriger mes fautes après j'ai encore copié 20 fois grosses ad. J'ai fini tout de même je vais dessiné avec mon compas Dehors une chariot passe avec des grelots je prends mon compas je vais mettre un buvard au feu en passant je caresse le matou je ne trouve plus mon plumier le voici cassé maman m'en donne un autre « On va aller faire le souper au riri » me dit maman elle me dit aussi qu'elle va aller faire du feu en haut pour que je puisse mi amuser et étudier. Il fait froid je vais voir dehors quel temps qu'il fait, maman me dispute elle va apporter la braise en haut je vais caresser le matou, il fait des étincelles électriques On m'appelle je m'en vais souper nous avons de la soupe de lait j'ai assé faim je me mets à table et je mange j'ai fini de souper « Monte en haut » me dit maman j'y vas je vais étudier mes leçons mais nous avons la Garonne je reçois deux claques parce que j'avais sali*

*mon tablier je suis tout seul je regarde le quotidien puis j'étudie  
je viens de relire ce que j'ai déjà écrit allons je vais faire ma  
carte j'écoute maman qui chante c'est très beau je vais m'amuser  
avec mon compas on peut dire que je me fais disputé au-  
jourd'hui.*



En ce temps-là, il n'y avait pas de poussière. Au moins, il ne se souvient pas d'en avoir vu. C'est peut-être qu'il ne pensait pas à la poussière, il connaissait le mot, bien sûr, il lui arrivait même de répéter avec satisfaction (parfois en latin) : *Homme tu es poussière, etc.* mais la chose elle-même n'avait pas encore attiré son attention. Tout au plus s'était-il amusé (il y avait longtemps, bien avant le latin) à la voir voltiger dans un rayon tombé de la lucarne d'une grange, les après-midi d'été. Ce n'était pas *la poussière*, c'était un petit monde lointain, plein d'une vie mystérieuse et gaie, un peu inquiétante aussi. Inquiétante comme tout ce qui le distrairait profondément, comme les choses défendues qui surgissaient à l'improviste, malicieusement. La danse de la poussière dans le rayon est liée à l'image de la petite Suzanne qui le suivait ou l'entraînait dans la grange, selon le hasard.

L'enfant voyait le rayon de soleil, et tout ce qui montait, descendait, s'agitait à l'intérieur de ce couloir de lumière incliné de la lucarne au plancher, mais entre ce qui se passait là, et, plus tard — des années ! — la fine couche de poussière grise que l'homme a toujours retrouvée sur sa table de travail, sur les vieilles valises remisées dans un coin, sur le globe de sa lampe, sur les livres, au retour de ses longs séjours dans *le chétif îlot*, il y a comme une différence de

nature. Au lieu de la poussière de l'enfance, il y a là comme un dépôt du temps devenu visible, une toxine, pense-t-il en passant un doigt sur le bord de la table, un déchet de ma vie qui m'apparaît. Est-ce parce que le temps était léger, riant pour lui, que l'enfant trouvait merveilleuse la poussière dans le rayon ? Était-il loin d'elle, quand il la regardait voltiger dans le grenier obscur, ou au contraire si près d'elle qu'il n'y avait pas de séparation, pas de distance entre eux ? Immobilité, il dansait avec elle, il n'avait pas conscience de son propre corps, il était ce poudroïement qui l'entraînait dans un espace sans autre limite que celles du rayon de lumière, impalpables. Si *voir* vraiment une chose est se trouver avec elle dans un accord immédiat, absolu comme celui qui règne — on l'imagine — à l'intérieur d'un objet, alors il a vraiment vu la poussière, quand toutes les idées que l'on peut avoir à son sujet étaient encore perdues pour lui dans l'avenir. La poussière qu'il voit à présent, que son doigt touche et ramène, est plutôt un signe qu'une réalité : elle annonce l'ornière qui s'est creusée, l'usure amortie mais présente, la pensée ensevelie, l'étouffement inéluctable...

Je me souviens de grands sapins dont les branches se balançaient au vent, non loin de moi. De quelle manière se déplaçaient-elles ? Dans quelle forêt ? Elles flottaient, disparaissaient, bien plutôt par mon inattention que par les poussées du vent qui ne les déplaçait que très peu et les ramenait sans cesse au même point. Mon absence au paysage était la véritable cause de l'incohérence des apparences.

Le mâât des sapins (les autres arbres n'oscillent pas, le vent brasse leur feuillage) se balance par le haut comme un pendule dont le va-et-vient est facilement observable. J'ai été souvent dans l'herbe, allongé sur le dos ; j'avais moins de dix-huit ans et ces siestes ne m'apportaient pas grand contentement. Je ne me couchais pas ainsi pour me reposer ; j'étais loin de la fatigue ; j'étais, comment dire ? accablé d'impatience : c'est l'ennui de la jeunesse. Ce que les autres (mais où étaient-ils à ces moments-là ? dans ma tête ?) auraient appelé mon attitude en toute circonstance résultait de celle que j'avais eue à l'instant précédent, et non d'une volonté d'apparaître de telle ou telle manière. Je l'avais cependant, cette volonté, et même violente, mais son expression ne pouvait se produire dans le geste de l'instant ; le plan du présent lui était hostile, il y avait désaccord absolu entre eux. Mon effort pour provoquer l'existence de quelque chose d'autre était continuel ; écrire n'était qu'un moyen, mais

le seul (fallait-il vivre ? je n'y pensais qu'avec effroi devant mon impuissance, avec fureur), et je n'ai jamais été plus éloigné de l'état d'esprit de l'homme de lettres que lorsque chaque journée n'avait de sens que par le poème auquel je revenais continuellement.

Or à cette époque, toute sécurité, et même tout bonheur, dépendaient du jugement que portaient sur moi quelques personnes. Comment en étais-je venu à donner tant d'importance au jugement d'autrui, tout en me maintenant, en silence, dans un éloignement où je voyais bien que j'avais ma seule issue si je voulais me *sauver*, ce qui signifiait me perdre aux yeux des autres, disparaître, réellement ne plus les voir, être *ailleurs*... dans une autre lumière... Ne plus les voir, et j'étais tous les jours sous leurs yeux (il y eut Baumont aux moustaches tombantes, mon professeur de français ; j'attendais ses corrections de devoirs avec une angoisse qui allait jusqu'à m'ôter l'appétit et le sommeil, alors qu'elle n'atteignait en rien mon idée de la poésie, qui ne me venait d'aucun enseignement : mes lectures sans maître et sans guide n'étaient pas enseignement, mais pure communication, communication indicible. Il y eut aussi plusieurs camarades, et par un soir d'hiver, dans le couloir obscur où je gisais, explorant ma boîte à provisions posée par terre, il y eut *Betsy*, jeune fille élève de math élém, qui m'a enjambé simplement, joyeusement peut-être, sans trop m'apercevoir, et je vois, pour la première inoubliable fois, les belles jambes qui s'ouvrent, se referment, disparaissent). La disposition d'esprit où j'étais, attendant le jugement de Baumont sur mes *narrations*, s'était formée lentement, sournoisement, sans que je m'en rende compte ; je subissais docilement une pression que mes maîtres ne savaient pas qu'ils exerçaient sur moi ; ils me croyaient indiscipliné, alors que je glissais peu à peu dans le moule étroit d'une dépendance étouffante. L'assujettissement était tel que je me souviens du plan des narrations que je remettais à Baumont après les avoir travaillées avec un soin forcené, et des appréciations qu'il jetait en mar-

ge (bon professeur, je crois qu'il haïssait tout ce qui le surprenait).

Deux mouvements également violents et poussés à fond. Celui dont je viens de parler : l'appétit, non seulement d'être le premier en « français » (bien que cela fit momentanément ma joie), mais d'être admis à une estime plus difficile à définir (rien à voir avec le désir d'étonner qui m'était parfaitement étranger). L'autre mouvement m'entraînait juste à l'opposé ; c'était une réaction de toutes mes forces contre cet assujettissement, cette contrainte indesserrable. Je m'échappais de l'esprit de classement ; je voulais qu'il me fût indifférent d'être à la dernière place ; j'acceptais l'opprobre, toute espèce de punition et de malheur ; je refusais tout ce qui formait le cadre de ma vie. Il ne me restait que le poème que j'écrivais pour moi seul, et la relecture de mes poètes (je les savais depuis longtemps par cœur, ce qui me permettait de me promener sans rien voir autrement que par éclair, par surprise). Cette espèce de dévotion dans la mesure où elle me fermait à toute autre influence, m'aidait à trouver une indépendance plus réelle, qui ne devait m'apparaître, d'une manière encore incertaine, que beaucoup d'années plus tard.

Le résultat le plus net de cette bataille à laquelle je ne cherchais jamais à me dérober, était de m'ôter la possibilité d'un contact heureux avec les choses environnantes. J'étais fermé aux impressions tranquilles, je refusais les paysages ; je ne vivais que pour les réveils dans la nuit (étonné que d'autres les trouvent angoissants), et je chérissais les après-midi d'hiver, où j'avais la sensation que le monde était à moi non pour que j'y « réussisse » (une carrière quelconque), mais pour y connaître les... visions, un bonheur hors de toute discipline. Il y avait peut-être là plus qu'une sensation, car je me demande si la joie que j'éprouve à revoir un tableau que j'aime, à comprendre un livre, à *apprendre*, ne repose pas sur cette libération pour laquelle je fuyais tous mes devoirs. Mais à présent il me semble que ce qui n'était alors

qu'une nuit, — une sensation comme du murmure de la neige à minuit, est devenu çà et là transparent, c'est-à-dire s'est éclairé par des pensées qui me permettaient de m'y maintenir, si elles-mêmes n'étaient pas fuyantes, toujours de passage. Alors, dans ces rares moments, j'écrivais des poèmes comme celui-ci :

*Dans la maison que j'ai choisie  
En ce pays où tout me nie,  
L'âtre est mort, la tuile s'effrite,  
Les murs laissent passer la pluie,*

*Le foin mouillé de ma paille  
S'est emmêlé dans mes cheveux,  
La solitude rend hargneux,  
Un oiseau qui chante m'agace,  
Des germes vagues, plein l'espace,  
Vont en troupeau devant mes yeux,*

*Peu m'importe ce qui se passe  
En bas, là-bas, dans leur espace.*

Les commencements sont obscurs, l'origine n'est ni vue ni connue. Il y a plus loin de ma seule année à Mulhouse, à treize ans, jusqu'aux nuits à la veilleuse rouge (un chiffon sur la lampe) au collège de Saint-Romont, que le temps ne l'indiquerait : quatre ou cinq années. C'est à Mulhouse que la barrière qui n'était posée par personne, mais qui m'attendait, est tombée comme un couperet, et m'a mis à part, littéralement dans mon coin : la mansarde où je montais chaque soir me coucher, la lampe Pigeon à la main, chez mon oncle qui avait accepté de me prendre en pension pour mon entrée en sixième au lycée de Mulhouse (l'oncle était directeur du collège technique). Cela s'est produit brusquement, à l'insu de tous — comme certaine manifestation de la puberté, qui survint aussi vers ce temps-là, et que j'accueillis

de la même manière. Le jour et l'heure de cette révélation atterrante (je ne parle pas de la puberté), je peux les retrouver : c'est le premier octobre, lors de la première classe de latin (auquel je me suis mis longtemps après, seul, et avec quelle joie), que j'ai pris conscience, béant et muet, que je ne comprenais *rien* à ce que disait le professeur. Les termes dont il se servait étaient hors de ma portée ; je ne les avais jamais entendus ni lus, à l'école du village, alors que mes nouveaux condisciples (déjà intimidants par leur allure de citadins de la bourgeoisie) savaient, par exemple, ce que c'était qu'un *cas* (ils parlaient l'allemand, où la notion est familière). Pour moi, le seul mot de *nominatif*, prononcé négligemment par monsieur Braun, qui regardait quelque chose par la fenêtre, les mains derrière le dos, me précipitait dans la confusion et un néant dont je ne pouvais parler à personne. Mon mouvement — et c'était le bon — a été, immédiatement de m'y enfoncer davantage, d'aller *plus loin*, à l'insu de tous.

— As-tu compris cette première leçon ? m'a demandé mon oncle, ce soir-là.

— Oui.

Jamais, avant ce moment, je n'avais menti avec la conscience de la gravité de mon mensonge, et de sa nécessité. Cet instant a rompu une confiance naturelle qui n'a jamais été restaurée.

Mon oncle m'intimidait ; d'ailleurs, tous, dans la maison de la rue de Galfingen, m'intimidaient. Ils parlaient un langage inconnu, et ils ignoraient le mien, bien que nous parlions tous français. J'avais eu ainsi, à treize ans, et soudainement, la parfaite intuition du véritable rapport entre les consciences, mais je la subissais comme un enfant, dans le recul, l'absence, la niaiserie butée, — tout ce qui exaspère les adultes chez les gosses, et dont le souvenir, auquel je m'attache ici comme à une science cachée, me rend très patient avec les enfants, me les fait aimer et craindre à la fois, et rêver de les comprendre comme s'il était possible de

dissoudre l'expérience qui nous encroûte peu à peu et nous sépare de ce qui n'est ni l'innocence ni la faute, mais la vie à sa source, la force inconnue qui s'épuise en moi.

Ma crainte ne s'effaçait que dans la rue, remplacée par l'enivrement de me trouver dans une grande ville. Je n'étais pas encore myope ; tout ce qui surgissait m'émerveillait par sa netteté, par son mystère. En me rendant au lycée, le matin, je jetais un coup d'œil dans les grandes brasseries encore désertes. Le vent levait la robe d'une femme à bicyclette ; la blancheur de sa peau m'apparaissait un instant, au-dessus du bas. (J'ai récemment vu des enfants épier par l'intervalle des rideaux flottants d'un *sex-shop*. Dans cette épaisse provocation à l'usage des adultes et des vieux, qu'est-ce qu'ils *voyaient*, que ressentaient-ils ? Et je pense à la phrase de Nerval : « *Il ne faut pas offenser la pudeur des divinités du rêve.* »)

Tout devenait mon secret, à mesure que je le découvrais. J'étais déjà loin dans le grand détour que je n'ai jamais encore bouclé, au terme duquel on doit retrouver — les mêmes choses, tassées, érodées, mortelles, — inconnues.



Une ruelle en escalier, s'élevant entre deux murs pleins qui cachent la vue, comme un chemin de ronde dans une prison ; un étroit boyau de pierre, plein de soleil, de chaleur, et bouché çà et là d'odeurs épaisses. Des enfants se battent sur les marches. C'est au centre de Marseille.

Quelques heures auparavant, je regardais se dérouler les collines rocheuses de la banlieue de l'Ouest ; des sentiers poudreux font des croix ; le sol luit par endroits, comme parsemé d'éclats de verre.

★

À huit heures et demie du matin, Marseille a tout le charme dont elle est capable ; ses rues sont visitées par la fraîcheur et l'éclat du matin marin. Ce qui deviendra le film épais de la chaleur n'est encore qu'une gaze légère autour des choses, à travers laquelle la brise s'agite.

★

Au sein de l'extrême bien-être physique, il naît parfois une anxiété que le mouvement, l'action, ne réduisent pas ; elle est faite d'appréhension devant la vie, que cependant on aborde avec toutes ses forces intactes ; elle ressemble à de la

timidité. Elle paraît sans cause. Moi je dis que la santé crée comme une grande transparence, là où maladie et soucis entassaient des nuages rapprochés, et qu'à travers cette transparence on distingue mieux une noire falaise déserte.

★

Je m'apprête à constater que j'ai rêvé une situation qui n'est pas, supposé chez d'autres des sentiments qui n'y sont pas, — et à m'adapter à de l'inconnu.

★

Jamais je n'ai vu Lucie plus singulière, et plus charmante dans sa singularité, qu'hier soir. Sa robe faisait valoir sa sveltesse, presque sa maigreur ; le visage, sous la chevelure noire et bouclée, exprimait à merveille tout ce que sa personne a de vif, d'aigu et de libre ; les yeux deviennent tout à coup immenses, ils rayonnent ; elle ferme les yeux, je ne vois plus qu'un petit masque délicat et comme meurtri. Elle exerce, et le sait, un charme à peu près inévitable. Si elle ne faisait qu'en jouer, en connaissance de cause (et d'effet), par une activité intelligente, je trouverais cela plutôt amusant. Ce qui me trouble et me tourmente, ce sont les interférences d'émotion et d'intelligence, les instants où elle est prise à son jeu, où elle faiblit. Pourquoi faiblirait-elle avec moi plutôt qu'avec un autre ? Plaintive et soumise, avec ce regard humble, animal, des femmes éprises, je ne peux supporter de la voir ainsi. Mais elle s'en dégage prestement.

★

Le plaisir ne rapproche pas les êtres ; c'est une chose depuis longtemps constatée et déplorée. On dit qu'il ne rapproche pas les êtres, mais on n'ajoute pas où il les mène, de sorte qu'il reste en l'air comme une chose absurde.

Je me dis qu'il nous annexe brutalement au règne où les individualités ne sont plus. Quand une femme se *donne*, elle renonce à être soi, non pour se fondre en celui qu'elle aime, mais pour se perdre pendant un temps nul dans une nuit qui n'est ni à elle ni à cet homme. L'homme par des gestes différents aboutit au même point.

C'est seulement dans les rêveries qui le précèdent ou le suivent que le plaisir peut apparaître comme la suprême union de deux êtres. Et ces rêveries ne nous trompent pas entièrement. La plus grande union de deux êtres se réalise au bord même du plaisir, quand la conscience de ce qu'on va détruire de soi pour laisser passage à l'autre est la plus vive. Le plaisir dès son irruption réduit à néant ces préparatifs, cet accueil. Il y a là deux règnes successifs qui s'ignorent. La confusion de ces deux domaines dans laquelle l'homme se jette avec tant d'étourderie et de voracité sous le nom d'amour ne peut qu'amener le mécontentement et bientôt la haine, sourde ou éclatante.

Un homme et une femme qui s'aimeraient sans cesser d'être intelligents : deux mondes différents, instruits de leurs différences, échangeant de solitude à solitude des signaux clairs, prémédités, — échangeant leurs singularités dans une surprise chaque fois renouvelée...

★

Je me suis conduit comme un paysan à l'esprit faible, placé parmi des tentations faciles, voulant tout avoir (mais sournoisement) parce qu'il est neuf à la vie où il est tombé par hasard. Il m'a manqué une ligne de conduite à laquelle je me serais plié sans égards pour ce que j'aurais délaissé. J'étais aussi entravé par mon imagination, qui me faisait des conséquences du moindre renoncement un tableau trop émouvant.

Mon amour-propre criait d'avance à la moindre menace, et ce cri couvrait tout ce que la raison pouvait dire. La crain-

te de souffrir et de faire souffrir et de souffrir en faisant souffrir, me plongeait dans une sorte d'état aboulique. Je croyais me ressaisir en m'enfermant dans ma chambre, mais c'était pour m'attendrir et suivre la pente dès que quelqu'un frappait à la porte.

★

J'ai déjà occupé de nombreux emplacements dans mon être.

★

Sauras-tu jamais être comme un enfant qui s'absorbe dans son travail, plein de la joie de bien accomplir sa tâche ? La vie serait une aventure jamais lassante, une véritable découverte.

Les mensonges, l'amour-propre qui déforme les désirs, t'ont assez longtemps empoisonné. Comment se sont-ils produits ? Cette évolution me tracasse. Peut-être, ce malheur, c'est ma conscience qui le baptise malheur ? Insoluble en ce moment. Et si réfléchir sur soi-même était le commencement de la duperie ? Pourtant je ne peux pas abandonner le jugement, lui aussi fait partie de moi.

Le changement réel figurerait peut-être une solution : abandonner l'insoluble à lui-même. Autrement dit, ne plus y penser, passer à un autre sujet. Ça n'a l'air de rien.

★

Tu voudrais connaître une autre existence, mais à condition que ce soit toujours *la tienne* ; c'est donc que tu recules devant le changement et la rupture. Une existence véritablement autre, l'aliénation de tes motifs, le choc de façons d'être adverses, — c'est-à-dire, en somme, ce que tu as le plus de chances de trouver, — c'est cela l'existence autre, et



HENRI THOMAS

Le migrateur

Maître des mille instants romanesques formant, maille après maille, le tissu de sa vie la plus intime, l'auteur nous en détaille ici la doublure secrète. Sans souci de chronologie, la mémoire d'Henri Thomas lui permet d'émigrer en tous sens à travers les époques d'une existence absolument liée au geste souverain de l'écriture. Ainsi peut se dérouler le reportage libre et clandestin d'un homme qui a douté, aimé passionnément, observé, joui, souffert, sombré dans l'angoisse, oublié pour mieux recomposer les miracles de l'oubli. Chaque anecdote prend feu sous la plume infiniment délicate du romancier-poète. L'éros, le goût du rêve, l'horreur et l'attraction simultanées de la misère humaine, des rencontres délicieuses aussi, des voyages de cœur, de corps et d'âme animés par d'authentiques personnages – manipulés au jour le jour par un langage superbe –, tout cela nous propose le très singulier monument d'une conscience qui ne cesse de se révéler à elle-même.

*Henri Thomas est né à Anglemont (Vosges). Il a été l'élève d'Alain au lycée Henri-IV. Il a travaillé à la B.B.C. à Londres et enseigné à l'Université Brandeis, aux États-Unis. Ses premiers poèmes ont été publiés en 1939 dans Mesures. Il a reçu le prix Médicis en 1960 pour John Perkins, le prix Femina en 1961 pour Le Promontoire, le prix Valery Larbaud en 1970 pour La Relique et l'ensemble de son œuvre.*



9 782070 700028



83-X A 70002 ISBN 2-07-070002-X

85 FF TC

Extrait de la publication